



IDÉES/

Jean-Paul Sartre, l'homme aux semelles de vent

**François Noudelmann raconte
une autre vie de l'intellectuel
engagé : celle d'un homme
que la politique «emmerde»,
et qui a désespérément
besoin de légèreté.**

Août 1952. La chaleur est intenable à Rome, et Jean-Paul Sartre s'est réfugié dans la salle de bains de sa chambre d'hôtel pour garder les idées claires. Voilà des semaines qu'il s'épuise à écrire le second volet de *les Communistes et la Paix*, le texte qui deviendra emblématique de son rapprochement avec les communistes. Les ouvrages de Marx trônent sur le siège des cabinets, le bidet lui sert de table, les amphétamines à tromper la fatigue. Il se plaint de ce «*maudit article*» à celle qui l'accompagne dans ce séjour italien, Michelle Vian : «*Si tu savais comme ça m'emmerde !*» On aurait pourtant du mal à croire que la politique «emmerde» le philosophe de Saint-Germain-des-Prés quand on le voit, en mai 1968, perché en majesté sur une poubelle, qui harangue

une foule d'étudiants admiratifs. Mais ce n'est pas de l'engagement de l'intellectuel dont traite le philosophe François Noudelmann dans *Un tout autre Sartre* (Gallimard). Familier du penseur de l'existentialisme, auquel il consacrait une thèse en 1992, Noudelmann propose un portrait iconoclaste, dans le sens où il veut détruire une idole. Dans *Penser avec les oreilles* (Max Milo, 2019), le professeur à la New York University suggérait d'écouter parler les textes ; il mobilise à présent cette troisième oreille pour s'intéresser à «*la dimension psychique des idées*», nécessaire puisqu'«*un sujet qui écrit n'est pas forcément identique à son moi social*». En se plongeant dans les marges des

milliers de pages d'essais, de littérature, de théâtre et de correspondance, il débusque les secrets de celui qui assurait ne pas établir de différence entre sa vie publique et sa vie privée, et qui étalait sa relation avec Simone de Beauvoir dans toute son intimité.

«Léger, rieur»

Il faut commencer par se souvenir que Sartre s'est plutôt distingué par son silence pendant l'Occupation, avant de s'imposer comme élément central de la vie intellectuelle et politique française, à la force de «*quelques articles*» et par la création de la revue *les Temps modernes* en 1945. Il devient ensuite, jusqu'à sa mort



en 1980, un défenseur infatigable des opprimés en tous genres, communiste jusqu'à l'aveuglement, anticolonialiste jusqu'à la violence – «*abattre un Européen c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre*», écrit-il en préface des *Damnés de la Terre* de Frantz Fanon. Ce rôle pèse au futur fondateur de *Libération* : enfant, il se rêvait plutôt au panthéon des écrivains qu'à celui des marxistes. Mais il se rend compte qu'un écrivain doit entrer en politique pour s'assurer la postérité, alors il théorise, prend position, avec une véhémence parfois outrée qui reflète une pose plus que des convictions. Ce n'est pas qu'il défend des idées auxquelles il ne croit pas, mais plutôt qu'il préférerait ne pas avoir à le faire. Alors, par moments, il s'évade des pesanteurs du politique. C'est une vidéo de l'intellectuel déchiffrant une partition de Chopin, lui qui n'était pourtant pas tendre avec les «*cons*» qui s'observent vibrer au son de la musique romantique, qui suscite la curiosité de François Noudelmann, et lui donne «*l'intuition d'un tout autre Sartre, léger, rêveur, rieur*».

Chansons populaires

L'enquêteur trouve une porte d'entrée vers ce domaine privé : Arlette Elkaïm, devenue Elkaïm-Sartre, une jeune Algérienne de Constantine née d'une famille juive traditionnelle, et qui, à 14 ans, découvre par hasard *la Nausée* au milieu d'un lot de romans policiers. Elle rencontre son maître à penser à Paris à 17 ans, en 1956 : commence une relation amicale, filiale, parfois ambiguë. C'est grâce à Arlette que Noudelmann découvre «*cette légèreté de l'homme qui, fondamentalement, se pense fait de vent alors qu'il s'est obligé à chausser des semelles de plomb*».

Avec Arlette, Sartre vit des voyages de touriste ordinaire, jouant «*comme des enfants*» à se filmer dans les ruines du Parthénon, loin des visites officielles lors desquelles il doit louer la grandeur de l'URSS ou de la Chine maoïste. François Noudel-

mann raconte aussi le Sartre mélomane, pas celui qu'il avait déjà étudié dans *le Toucher des philosophes : Sartre, Nietzsche et Barthes au piano* (Gallimard, 2008), mais celui qui s'égosille sur des chansons populaires et se divertit de farces musicales. On le découvre ensuite *queer* («*j'ai toujours pensé qu'il y avait en moi une sorte de femme*», confie-t-il à Simone de Beauvoir), travesti au cours d'une soirée en Norvège, ses couettes blondes lui attirant les «*assiduités*» toute la nuit durant d'une lesbienne américaine. Moins radieux, Jean-Paul Sartre apparaît aussi dépendant aux drogues – l'alcool, le tabac, et les amphétamines, la corydrane dont il a besoin pour écrire – et l'on comprend que sa fascination réprimée pour le romantisme lui permet d'assouvir ses penchants dépressifs.

Loin d'une évolution de la frivolité vers l'engagement, la vie qui apparaît au fil du récit est plutôt celle d'une alternance constante entre deux existences menées conjointement, comme l'une toujours au secours de l'autre. «*Pour une vie, il y a cent biographies possibles*», écrivait le philosophe Jean-Bertrand Pontalis. Il y a besoin de celle-ci pour comprendre Sartre comme lui avait voulu comprendre Baudelaire, Genet, Freud ou Flaubert : avidement, passionnément («*j'ai la passion de comprendre les hommes*»), avant de s'en désintéresser tout à fait. Cette biographie buissonnière permet de voir l'homme derrière le monument, de mieux admirer ses éclairs de lucidité en connaissant mieux ses errements en somme, de «*sauver Sartre du sartrisme*».

NICOLAS CELNIK

EN HAUT DE LA PILE



FRANÇOIS NOUDEMANN
UN TOUT AUTRE SARTRE Gallimard,
2020, 208 pp., 18 €
(ebook : 12,99 €).



Jean-Paul Sartre, vers 1947. PHOTO GETTY IMAGES